

ON ART & DESIGN by françois laffanour

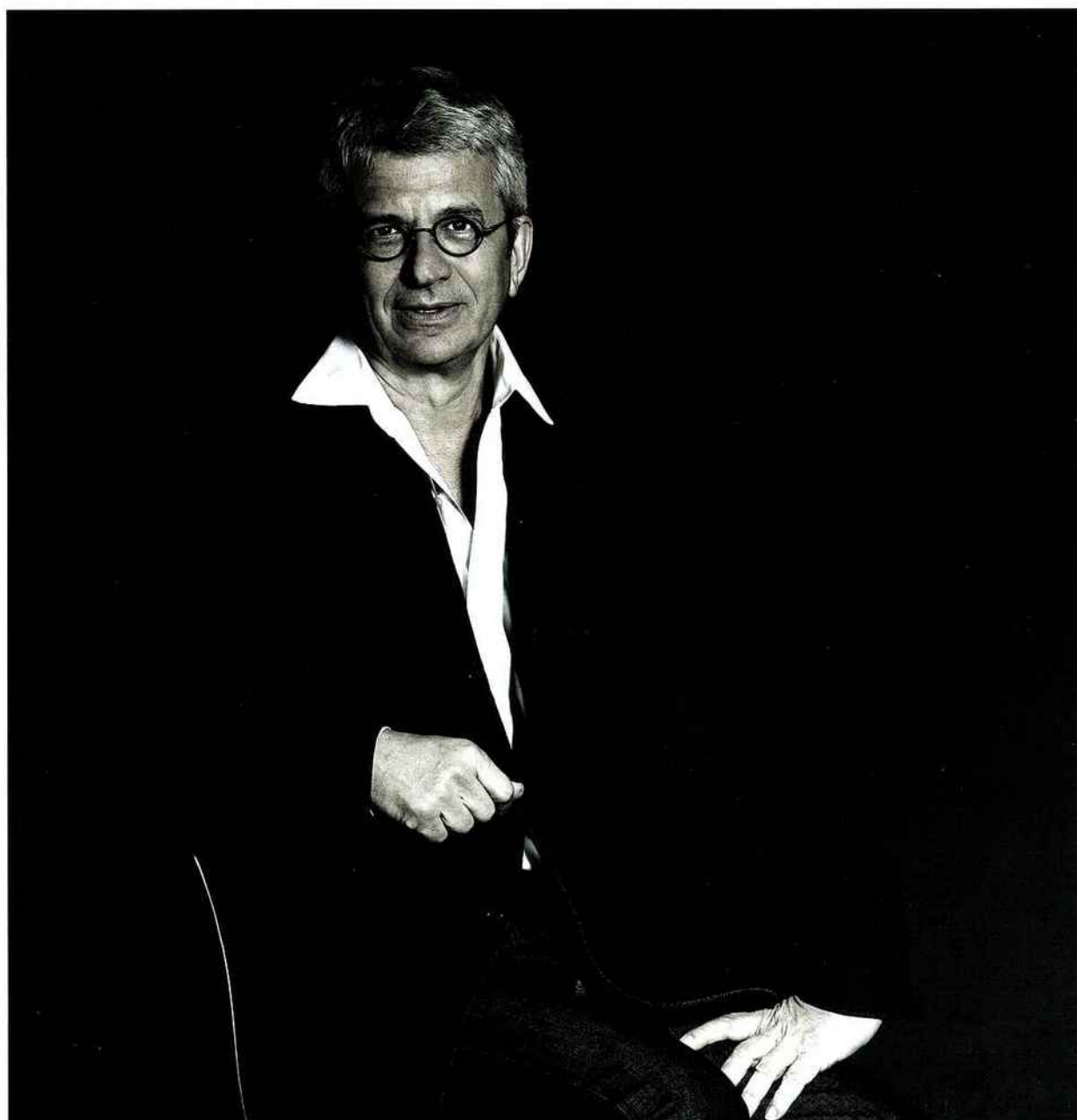


PHOTO FP

FRANÇOIS LAFFANOUR EST GALERISTE, ANTIQUAIRE ET MARCHAND D'ART FRANÇAIS, CONSIDÉRÉ COMME «UNE FIGURE MAJEURE DU MARCHÉ DU DESIGN». SPÉCIALISÉ DANS LES MOBILIERS D'ARCHITECTES ET DESIGNERS DES XX^{ÈME} ET XXI^{ÈME} SIÈCLES, NOTAMMENT DANS LES ŒUVRES DE CHARLOTTE PERRIAND, SERGE MOUILLE, JEAN PROUVÉ ET LE CORBUSIER. IL NOUS LIVRE ICI SON REGARD SUR CES CRÉATEURS VISIONNAIRES.

Du mobilier à la maison, du meuble à l'architecture, l'art de Charlotte Perriand est-il un art total ?

Est-ce un bon raccourci ? Peut-être. Il est total dans le sens où c'est un art de vivre. On a tout de suite un comportement, une esthétique. De là à avoir une philosophie, on n'en est pas loin. Quant à l'architecture, ce n'est pas une architecte, c'est plutôt des aménagements intérieurs. On peut dire «art total» mais je dirais plutôt «génie de la vie, de l'aménagement intérieur et de l'art d'habiter». C'est donc peut-être un raccourci qui risque d'être critiqué. Je crois que l'important à souligner ici, c'est qu'elle est d'abord des génies du mode de vie. Ce qui est intéressant, c'est qu'elle avait aussi dessiné un refuge totem pour la montagne.

Comme avec le Cabanon du Corbusier, cette idée de l'«art de vivre» est au centre de la recherche.

Je me dis que ce Cabanon est l'expression la plus extrême et la plus paradoxale qui puisse être de l'œuvre d'un architecte. Il conçoit des bâtiments, des villes entières, des immeubles et machines à vivre, et lui fait ce petit Cabanon parti de rien. Ça donne à penser ! N'est-ce pas ce décalage qui nous séduit, plus que la construction elle-même ? Car aujourd'hui, qui va vivre dans le Cabanon du Corbusier ? N'est-ce pas aussi l'expression du rejet de ce qui est tout argent et de ce que l'on voit dans les pages de magazine, des canapés encore plus grands et blancs, dans des univers encore plus minimalistes et froids ? À cela, qui est complètement formaté et inaccessible, on oppose ces modes de vie intimes, conviviaux, qui sont peut-être, aujourd'hui, ce qu'il y a de plus essentiel par rapport à toute cette débauche de luxe et de représentation totalement inaccessible pour les trois-quarts. Mais est-ce que ça ne rejoindrait pas l'art de vivre comme un mode de pensée, de référence, plutôt qu'une vraie pratique de vie ?

Avec les stations de ski, Charlotte Perriand a aussi profondément pensé un art d'habiter ensemble !

Elle a pensé à un art d'habiter ensemble, de même que tout le travail de Le Corbusier, c'est d'habiter ensemble, pas d'habiter séparément. Si je ne me trompe pas, l'habitat pavillonnaire, tel qu'il a été développé par un choix politique dans l'après-guerre, a amené à la construction de banlieues gigantesques dans lesquelles on passe son temps en voiture, et dans lesquelles les gens sont à la fois satisfaits d'avoir un petit univers à eux, un petit chez soi, mais pour lequel il faut passer trois heures en voiture pour y arriver. Le Corbusier propose exactement l'inverse, il propose de supprimer ce temps de circulation en mettant la verticalité des habitations et en mettant la végétation à l'œil visible, par l'intermédiaire des fenêtres.

Quel serait l'essence du langage de Charlotte Perriand ?

Son langage est avant tout le confort, le sens pratique extraordinaire. Elle arrondit les angles, non pas pour les faire beaux, mais pour qu'ils ne heurtent pas au passage. Elle crée des évidements dans les tables pour qu'elles soient plus pratiques, elle met des pieds en forme ovoïde dans un certain angle pour que la jambe puisse se glisser sans se cogner. Je crois que c'est vraiment ça qui caractérise son travail : un sens pratique lié à une qualité de réalisation, avec un souci du détail et de l'esthétique poussée au raffinement, et qui lui vient sûrement, en grande partie de son expérience japonaise. Je pense que l'esthétique qu'elle est capable de générer vient des proportions, des qualités de finition et elle fait l'économie de l'emballage de son meuble dans un matériau précieux, c'est le matériau de base qui est traité de telle façon. Elle prend une table, et du fait de la forme qu'elle arrive à lui donner, avec des parties arrondies, plus courtes, des angles tout à fait inattendus, on arrive à une beauté de l'objet qui est complètement extraordinaire par rapport à l'économie de moyens qui, au départ, prévaut à la création. Ses objets sont chargés d'une âme extrêmement puissante qu'elle sait contenir par un travail du détail, de la forme et de sa subtilité, qui fait que, tout en étant retenue, cette âme est extrêmement présente, et n'a rien de quelconque.

Quelle est la modernité de Perriand aujourd'hui ?

Ce qui en fait d'abord la modernité, c'est la justesse du moment où les choses sont créées. À l'époque ce qui lui semblait le plus excitant c'était d'aller voir, non pas des œuvres d'art mais les automobiles sur les Champs-Élysées, et que ce qui la rendait la plus heureuse était de faire des bijoux avec des roulements à billes... Elle était imprégnée par la modernité de son temps, d'où l'utilisation constante de matériaux modernes. C'est certes toujours d'actualité aujourd'hui, mais c'est aussi parce qu'on est quand même 60 ans en retard. N'oublions pas que Jean Prouvé dessine sa première chaise dans les années 1920, quand Charlotte Perriand travaillait en 1928, elle avait 25 ans. On est en 2013 et l'on trouve magnifiques des choses en béton que Le Corbusier proposait en 1935-1940. Ces gens-là jouent le rôle que les créateurs doivent jouer, ils sont quelque part des initiateurs, des précurseurs et des visionnaires.

« QUE CE SOIT PERRIAND, JEAN PROUVÉ, LE CORBUSIER, PIERRE JEANNERET, ETTORE SOTTASS OU RON ARAD, TOUS, CAR ILS SONT TOUS ARCHITECTES OU PROCHES DE L'ARCHITECTURE, SONT DANS LA RECHERCHE D'UN MIEUX-ÊTRE POUR BEAUCOUP DE GENS AVEC DES SOLUTIONS MODERNES. »

Toujours avec un souci du collectif?

Oui, ça date des années 30, juste avant le développement du tourisme pour les masses populaires, c'est l'ambiance de l'époque! Le Front Populaire n'est pas loin... C'est l'une des préoccupations majeures du 20^e siècle : la dimension sociale. La dimension sociale est au cœur du 20^e siècle. J'imagine que la Maison au bord de l'eau de Charlotte Perriand est née aussi avec le projet social de développer les vacances, le besoin de se loger à peu de frais dans des endroits difficilement constructibles, etc... C'est un projet complètement visionnaire autour de l'idée du voyage, du week-end, et avant même que tout ça soit en place, c'est une sorte d'atome qui va finalement anticiper la question du loisir, aussi primordiale dans le 20^e siècle.

Dans ton travail, il y a une «vertébration» singulière qui va de Charlotte Perriand jusqu'à Ron Arad, en passant par Oscar Niemeyer, comment pourrais-tu parler de cette filiation assez inattendue?

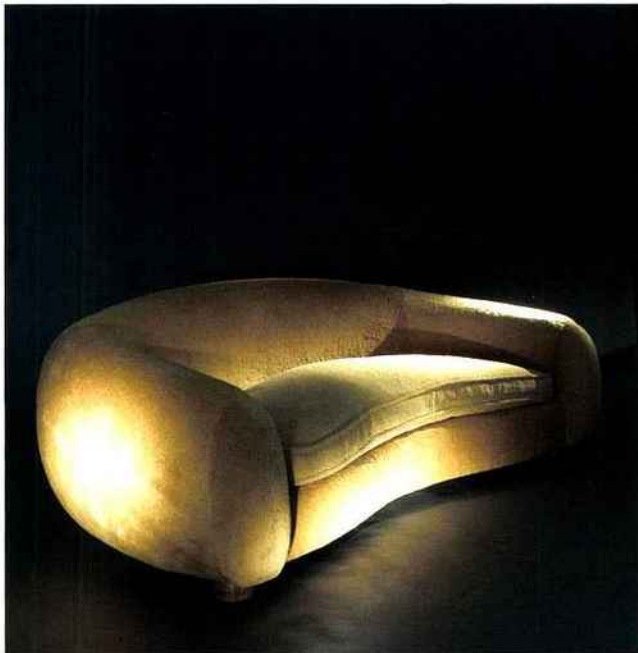
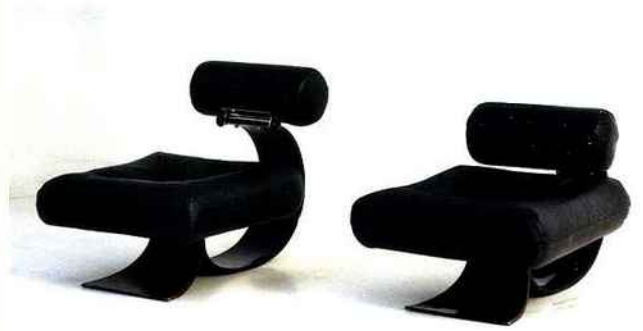
Pour moi elle n'est pas inattendue, la colonne vertébrale dont on parle là est en fait la recherche d'un meilleur mode de vie. Que ce soit Perriand, Jean Prouvé, Le Corbusier, Pierre Jeanneret, Ettore Sottsass ou Ron Arad, tous, car ils sont tous architectes ou proches de l'architecture, sont dans la recherche d'un mieux-être pour beaucoup de gens avec des solutions modernes. Ce sont des gens complètement dans leur temps, qui essaient d'employer des matériaux et des technologies modernes pour faire évoluer la condition humaine. Pour moi, c'est ça le fil conducteur. On peut m'opposer un rapport entre Jean Prouvé et Ron Arad, je dis que chez Prouvé il y a le souci du pratique et de l'économique, avec des moyens de matériaux très simples. Aujourd'hui, on n'imaginerait pas Prouvé faisant la même chose. Ça n'a pas de sens dans une société de consommation de luxe, et, aujourd'hui, Ron Arad pose le problème à l'envers et dit : «maintenant vous en êtes arrivé à dire que la chaise que vous avez chez vous est un objet de luxe, et de pure exposition... Je vais vous faire alors un produit de luxe qui sera extrêmement symbolique et allégorique... C'est aussi un discours sur le mode de vie : «que vivons-nous aujourd'hui? Comment en arrive-t-on à valoriser autant les objets dans lesquels nous vivons?» Il se demande maintenant dans ce que nous vivons, on fait des chaises des œuvres d'art, on met des tables au rang de sculpture! Il propose en fait une production qui pose autant de questions cruciales pour notre époque. Ma filiation entre tous ces créateurs sur lesquels je travaille est la même préoccupation à l'égard du mode de vie. La colonne vertébrale de chacun c'est l'invention, la modernité, la remise en question, la recherche de matériaux. Prouvé le dit, «ne jamais copier». Et ils l'ont tous suivi dans cette réplique, quand beaucoup d'autres designers n'ont pas fait cela. Ils ont innové par la recherche. Je trouve que la démarche intellectuelle prend ici le relais de la dimension purement commerciale.

Et ta passion et ta découverte de Niemeyer?

J'ai commencé à réfléchir sur lui à partir du parallèle souvent établi entre Brasilia et Chandigarh, les deux grandes «utopies» ou projets, représentatifs du 20^e siècle. D'un côté, Chandigarh par Le Corbusier et qui se veut populaire. À l'inverse Brasilia avec une volonté totalement politique, de décentrer la capitale, qui n'a pratiquement pas eu de population, mais avec une dimension esthétique et symbolique très forte. Je trouvais ça intéressant, et ça m'a donné envie de me rapprocher de Niemeyer. En piochant un peu dans son histoire, j'ai vu qu'il avait fréquenté Prouvé, Nelson, Le Corbusier... Il n'a pas eu que de bons rapports avec eux, mais il apporte la dimension sud-américaine très romantique au béton que n'a pas su donner Le Corbusier : les grandes courbes, les envolées, les formes extraordinaires... C'est à l'image de Niemeyer, qui parle de musique, de femmes, de vie... On n'a jamais ce discours chez Le Corbusier, qui est beaucoup plus retenu, austère et rigoureux alors que là il y a presque une dimension charnelle et sensuelle dans cette architecture. Niemeyer a apporté un regard sensuel, avec la même préoccupation de rendre le plus de gens possibles heureux. On peut opposer ça symétriquement à l'époque classique où la construction de châteaux étaient pour le pur bonheur des grands, quand à l'opposé ces bâtiments là visent le mieux-être du plus grand nombre. Le mobilier, c'est pareil : la multiplication d'un beau dessin pour des milliers de gens et pas des cabriolets fait pour quelques-uns. C'est la dimension sociale qui a prévalu dans tout le 20^e siècle. Aujourd'hui le mobilier s'exprime exactement comme les œuvres d'art, il y a une recherche de l'individuel pour venir pallier ce désarroi de tout l'engouement qu'il y a eu pour le collectif.

Et si sur une île déserte, tu ne devais emporter avec toi que trois objets de design iconique?

C'est très compliqué, mais je prendrai avant tout le petit cube de Le Corbusier, on peut tout faire avec, une assise, une table, un objet, c'est un merveilleux élément simplissime et pratique, sans caractère ostentatoire! Et si l'on est tout seul, il n'y a pas de spectateur! Je ne m'imagine pas partir avec quelque chose de luxueux, mais essentiel, donc ce cube élémentaire. Le deuxième objet cher à mon cœur, certes incongru sur une île, c'est le canapé polaire de Jean Royère, j'aurais du mal à vivre sans. Et enfin, j'emmènerais la grande table éclairante Jean Prouvé, celle de bibliothèque, qui est une table sur laquelle on peut travailler ou manger, et qui est selon moi un des objets les plus emblématiques de sa production... Avec ces trois objets je serais un homme certes seul, mais heureux...



CRASH 158